



Lettre d'information n° 84 du 20 janvier 2019 p2/2

www.laramonda.com

La carrasca de Oliban

Extrait provisoire de « Arbres, plantes et hommes de la Sierra de Guara », C. Mérigot

En Aragon, on aime les beaux arbres. Et parmi eux les chênes. On le sait, en Pays Basque, le chêne de Guernica est connu comme l'arbre des libertés basques. Mais celui du Sobrarbe le vaut bien. Quant au chêne de Lecina, non loin d'Alquezar, il est aussi un symbole pour la Sierra de Guara. Combien de mariages, de traités, de contrats conclus sous sa frondaison ? On ne sait. Mais il vit et de nos jours encore, offre son ombre aux réunions de toutes sortes. C'est là qu'eut lieu le repas de mariage de notre ami David Gomez. Il avait tenu, lui le défenseur des oiseaux et de la nature, à placer ses noces sous sa protection.



Mais je parle de chênes, alors qu'il n'y en a pas en Espagne et que ce mot « chêne » n'existe pas en espagnol ! Ici croissent des rouvres, des yeuses, des kermès et même des lièges mais pas de chênes. Ce ne sont pourtant pas les mots qui manquent pour les désigner, il y en aurait presque trop. En espagnol on parlera de *roble* ou *carvallo*, d'*encina*, de *quermès*, d'*alcornoque*, en aragonais de *quejigo*, de *lezina* ou *carrasca*, de *coscojo*, de *zurera* ou *corchero*. Mais personne n'a trouvé utile de les englober sous un nom générique car personne ne les confond.

Dans la Vallée, j'ai parlé des magnifiques rouvres (*quajigo*) de Naya et de ceux du Portillo de Naya, je parlerai de celui sous lequel le Tío Ramón fut foudroyé. Et l'on trouve de robustes chênes-verts, des yeuses, (*carrasca*) à la sortie de Pedruel. Plus loin, vers Adahuesca, je suis allé voir la *carrasca* de Roque qui dans l'imaginaire en remplace peu à peu une autre, légendaire, disparue il y a longtemps, que l'on voyait - m'a-t-on assuré - depuis Saragosse à près de 100 km de là.

Mais si j'aime beaucoup les deux géants survivant à Naya à l'ombre desquels j'ai bien souvent repris des forces et refroidi le corps après la marche sous un soleil cuisant, celui qui me paraît le plus mystérieux, reste la *carrasca* de Oliban.

Quel arbre mais d'abord quel nom ! *Carrasca* ! Ça roule, ça gronde. On dirait que les cailloux entre lesquels il pousse, tournent dans la bouche, bien sonores. Une « *carrasca* », ne peut ressembler à un souple saule, ni à un peuplier élancé, ni même à un olivier pourtant souvent robuste et vénérable. On comprend que cet arbre et le tonnerre ont des liens, qu'ils se sont souvent affrontés, on comprend que, symbole de force et de sérénité, il figure sur les blasons, sur les boucliers. Mais au-delà de son nom, tellement conforme à ce qu'il désigne, il y a l'arbre et j'aime lui rendre visite. Il est une mystérieuse fontaine de paix.

On prend le chemin de Naya, la rivière fait un coude et là-bas, sur un promontoire rocheux de l'autre rive, près d'un petit bois de jeunes rouvres où poussent à foison les orchidées, se dresse la chapelle de la Trinité et juste en face, sur notre berge, on aperçoit une énorme géode - oserai-je dire entre prasin et sarcelle ou céladon ? - posée sur le sol. Quand on l'a repérée, on ne voit qu'elle ! En approchant on se rend mieux compte de ses impressionnantes dimensions : 7 m de haut et 15 de diamètre. Une sorte de monstrueux hérisson, une gigantesque frondaison compacte descendant jusqu'au sol, une carapace de tortue couverte de petites feuilles sèches, grises, vert sombre, argentées parfois, coriaces. L'arbre à lui seul occupe un are et demi.

Passez outre le rideau de la ramure : vous pénétrez dans un autre monde, la demi-sphère est vide ! C'est une sorte de construction végétale où règne un calme de temple. Un calme bleuté où la lumière du soleil n'entre que filtrée, réfléchiée, réfractée par les petits miroirs que constituent les feuilles qui la renvoient comme une fumée ou un brouillard. Toutes les branches (depuis combien de siècles ?) proches du sol ont été sciées. Le tronc crevassé, gris-noir, est le pilier central de cette chapelle naturelle et le reste forme une voûte : les branches maîtresses, montent un peu, se courbent et partent en arcs, en arceaux compliqués. D'elles retombent des branches plus petites, et de celles-ci, vers la circonférence, des rameaux qui atteignent le sol pour clore le cercle magique. On s'y tient debout sans peine. L'espace est dégagé, il ne pousse rien sous cette ombre perpétuelle, caillouteuse comme un truffier qui se couvre de glands. Quelques oiseaux se risquent parfois mais ne séjournent guère dans cette frondaison trop complexe, dont l'extérieur est compact. Ils s'en effraient sans doute.

Ici, le monde extérieur n'a plus cours. Les bruits du monde n'arrivent qu'amoindris, on ne voit ni la montagne ni les champs alentour. En pénétrant ici, on est passé dans un autre monde. Les racines ont-elles la forme inversée de la frondaison ? Ce serait extraordinaire, on serait dans l'œuf primordial ! Mais qui le sait ? Alors certains trouvent le lieu trop magique et prennent peur, se demandent quel rituel observer et quelles anciennes cérémonies ont pu se dérouler ici.

Mais non, ce n'est qu'une yeuse, *ombre tutélaire des bons paysans**, l'arbre des Oliban, une famille d'ici. Mais quel arbre ! Et que l'on y est bien loin du monde ! * *Las encinas*, A. Machado

à suivre

Désinscription : Cette lettre vous est envoyée parce que vous vous êtes inscrit sur notre site ou parce que nous nous connaissons. Si vous souhaitez ne plus recevoir cette lettre, il suffit de cliquer dans votre logiciel de messagerie sur le bouton « répondre » et d'écrire NON dans l'objet de votre message.

Les éditions de la ramonda, SARL, 3 allée Marie Laurent, 75020, Paris RCS 492 793 195 www.laramonda.com